

Olivier Larizza

L'exil

Andersen
Paris

Avant-propos

*D*e 2006 à 2014, parallèlement aux livres qu'il publiait (romans, récits, contes, essais...), Olivier Larizza a écrit des poèmes de manière ininterrompue. À cette époque, il partageait sa vie entre Strasbourg et la Martinique – il exerça comme maître de conférences à l'Université des Antilles de 2003 à 2015. Cette expérience à cheval sur deux continents a nourri sur le vif son lyrisme, aboutissant à une œuvre très personnelle et assez mystérieuse, qui s'agencera en trois tomes : L'Exil (2006-2009), L'Entre-deux (2009-2010) et La Mutation (2010-2014).

Plus d'une décennie après le surgissement du poème inaugural, voici donc édité le premier volet de ce triptyque, fruit d'une sélection faite par l'auteur, qui prolonge celle-ci d'une postface-manifeste où il esquisse un état des lieux de la poésie française contemporaine et expose sa propre conception de l'art d'Orphée.

Signalons que plusieurs textes de cette série, avant même leur publication dans l'Hexagone, ont fait l'objet d'une parution en traduction roumaine dans la revue Antarès (traduction de Carmen Andrei, professeur de littérature française à l'Université du Bas-Danube à Galati).

Un dernier mot quant à la mise en page du présent recueil. Conformément aux codes actuels, lorsqu'un vers était trop long pour la ligne, l'excédent a été rejeté à la ligne suivante avec un léger retrait à droite (les débuts de vers, eux, étant alignés le plus à gauche).

L'éditeur

Fort-de-France, le 5 novembre 2006

Perdu

Il prit sa plume
car il n'arrivait pas à aimer
il n'arrivait pas à dire
tout le bleu-vert inondant son
cœur chaque fois qu'elle
plongeait dans ses yeux
il n'arrivait pas à rire
avec elle pour le meilleur et le pire
il n'arrivait pas à la serrer dans ses
bras (après qu'ils eurent la nuit dansé
comme on danse parmi les étoiles
les chansons et l'alizé qui pleure)
Le soir un soir de novembre où le gris
de la métropole attendait les cancrelats
du voyage les paumés du sentiment qui
s'envolent pour les vacances vers les Antilles
Un soir donc elle prit l'avion du
retour et il se retrouva planté là nu
d'amour et plein de froid dans la moi

teur de sa solitude face à lui-même
parce qu'il n'arrivait pas à dire

je t'aime

Alors il prit sa pieuvre pitoyable plume &
comme un train fou il glissa
lui le hanté des mots et il mit
tout son fardeau paradoxe permanent
dans une improbable poésie une nuit
où elle avait pris l'avion quittant le pays
du soleil où le crépuscule majestu
eux & magenta se meurt et le tue
depuis lors.

Paris, le 21 juin 2009

Cohérence du désir

à l'éditrice Cécile Odartchenko

Le désir est du vent qui vous frôle

Une strophe ne rattrape rien si ce n'est
le mascara soulignant les yeux de celle
qui vous dévorait Les cabanons vers le gris
viraient (couleur pâle sous l'église au corset
de fer) & les vanneaux pépiaient dans le soir
Place Saint-Sulpice place hors du temps les
vaniteux vont et viennent sous la tonnelle
espoir Les Antillais sont là (Dracius Desnel)
offrant le vin épicé Plus loin c'est la belle
revue *Poésie/première* ou le révérend Pfister
l'occitan Serge Pey au bagou de Rabelais vous
fourguant ses recueils comme des pommes
au rabais Il y a les Acadiens les Canadiens
du noroît leurs plateaux de cerises les allusions
surprises « Votre regard m'a foudroyé »
me souffle la muse d'amorosa & l'ange blanc
Schlechter passa l'ange du Luxelambert

dont la lumière jaillit sur des carnets italiens
et sur les fantômes du marigot rhénan
qui kléisent les lieux... Universels poésiens
nous sommes tous ministres du ciel bleu
écopant de miracles perdus explosés là
Mille-feuilles nos vies s'écrivent
sur des bouts de papier
couleur cendrier.

Postface-manifeste

Le fait que j'éprouve le besoin d'adjoindre une postface explicative ou auto-justificative à ce recueil serait-il symptomatique de la défiance et du désintérêt dont souffre la poésie en France? Que vient faire en effet cette modeste plaquette de vers libres à l'heure persistante et triomphale du roman (dont je me demande toutefois si les tombereaux qui engorgent nos librairies¹ n'augureraient pas du chant du signe)? Je ressens d'autant plus la nécessité de m'expliquer ici que *L'Exil* est mon tout premier livre de poèmes – bien que j'en écrive depuis longtemps. Peut-être les ouvrages de ma bibliographie, au lieu de me décomplexer, me conditionnent-ils? Quoi qu'il en soit, j'ai du mal à laisser le dernier mot au lyrisme...

À bien y réfléchir, la poésie a sans doute toujours – pour des raisons diverses – suscité

une certaine méfiance, une mise en question de sa nature et de sa légitimité. Que l'on songe par exemple à Platon qui bannit carrément les poètes de la Cité, ou à la *Défense de la poésie* que rédigea en 1821 Percy Shelley, lequel reprenait le titre d'une célèbre apologie par Sir Philip Sidney datant de la fin du xvi^e siècle. Certes, ces interrogations n'ébranlaient pas son trône : la poésie, considérée d'essence divine, régnait depuis l'Antiquité au firmament des arts. Elle susciterait longtemps la protection des puissants. Elle jouissait d'un prestige inégalé. Ses prophètes inspirés, à l'instar d'un Hugo, guidaient la marche du peuple vers le progrès et l'affranchissement. Et si Verlaine – Pauvre Lélian! – galèrera toute sa vie comme un maudit, on le célébra aussi très tôt comme un génie.

De nos jours, hélas! l'art d'Orphée est devenu la cinquième roue du carrosse. La société occidentale moderne le juge mineur, quand elle ne le méprise pas ouvertement. La situation me semble encore pire en France qu'ailleurs. Pire qu'en Suisse ou en Belgique par exemple, où on l'estime davantage et où

les festivals fleurissent. Pire qu'au Portugal, «le pays où les poètes sont rois»². Pire qu'en Angleterre, où le *Poet Laureate*, intronisé par la Couronne, symbolise toujours leur poids³. Écossais ou Gallois honorent également leurs bardes. Tout comme les Canadiens, qui en plus d'avoir depuis 2001 leur poète officiel, nommé par le Parlement, fêtent leur poésie dans tout le pays pendant son Mois national. Cette ferveur rivalise-t-elle avec la pluie d'étoiles de certaines civilisations? Ainsi en Serbie, ai-je appris en 1999 en publiant *Les Nénuphars de Belgrade*, les poètes remplissent les stades de football. Au Japon, nous renseigne Philippe Pons, il y a une soif millénaire de lyrisme qui ne s'est jamais tarie. De la famille impériale à l'amateur lambda, on trousse des tankas ou des haïkus comme si cela relevait d'une pratique sociale, et tous les grands quotidiens en diffusent. Le pays du Soleil-Levant starise ses meilleurs poètes, dont les œuvres s'arrachent comme des sushis⁴, sans doute parce que, au-delà de leur intensité, elles s'emparent des tourments de notre époque. En Iran, m'informe ma traductrice Sayeh Sohrabi, seuls les illettrés ne lisent pas de

poésie, c'est le genre numéro un : on éduque les élèves dans les vers de Saadi et de Hafez pendant que les jeunes amoureux – comme on fit jadis dans l'Hexagone avec *Toi et Moi* (1912) de Paul Géraldy – se déclarent leur flamme en s'offrant des recueils sentimentaux. Le lyrisme persan actuel n'exprime pas seulement l'amour mais ce que la censure autrement interdirait ; ses auteurs, qui sont invités sur les ondes (radio et télé), jouent donc un rôle majeur dans la société iranienne, et l'on débat de leurs œuvres dans les dîners comme on ferait chez nous à propos de tel romancier en vogue.

Chez nous justement, on en rougirait presque de honte : la poésie a perdu son aura et sa magie. Elle n'est plus en phase. Elle reste lettre morte. Son déclin a suivi une courbe inverse à la montée en puissance du roman et elle ne tisse plus de lien social au moins depuis Jacques Prévert. Dire qu'à la fin du XIX^e siècle, Jehan-Rictus faisait un tabac dans les cabarets parisiens en y déclamant ses *Soliloques du Pauvre!*... Depuis lors, notre poésie a quitté le devant de la scène. Elle a quasiment déserté l'espace public. Elle s'est éclipsée de la plupart

des librairies et des bibliothèques, tandis que ses tirages s'effondraient et que son marché se rétrécissait jusqu'au ridicule (autour de 0,1 %).⁵ Les médias la snobent. Le lectorat la boude : en 1999, il ne culminait déjà plus qu'à deux ou trois mille âmes⁶ – la situation s'étant encore dégradée depuis en raison de la concurrence et de l'influence des écrans, qui rabetotent la lecture littéraire en général. Ce contexte de déshérence mettait au comble du désespoir un Ghérasim Luca et en 1994, vingt-quatre ans après son ami Paul Celan, il se jeta et se noya dans la Seine, précisément « puisqu'il n'y a plus de place pour les poètes dans ce monde », comme il le consignait dans sa lettre d'adieu...

À force de se confidentialiser, de se clandestiniser, n'est-ce pas en effet la disparition qui guette ? En particulier dans des sociétés où – je le déplore – les choses valent dorénavant par leur célébrité et non plus par leur rareté, où on les hiérarchise selon le principe du hit-parade. Ainsi notre poésie se marginalise-t-elle et se ringardise-t-elle toujours davantage. Celui qui aujourd'hui, quel que soit son talent, prend le risque d'éditer des vers en France, y bénéficiera

d'une visibilité proche de zéro, ne pourra pas en vivre et aura bien peu de chances de s'exporter à l'étranger – sans même parler d'une adaptation au théâtre. Et il s'en sortira bien si on ne le taxe pas de vanité! Notre poésie actuelle n'offre nul horizon d'attente ni débouché. Elle étoufferait totalement sans les quelques bulles d'oxygène que constituent *Le Printemps des Poètes*, les subsides du CNL, les prix littéraires qui la récompensent ou les Maisons qui lui sont dévouées mais dont l'horizon s'assombrit. Créé en 1983, l'emblématique Marché de la Poésie, qui se tient en juin place Saint-Sulpice à Paris, est désormais chaque année sur la sellette, faute de viabilité. Tout porte donc à croire qu'il y aurait un mal français. D'où vient-il? Pourquoi cette désaffection (en dehors des causes systémiques, qui concernent tous les arts : digitalisation du monde, prééminence de l'image et du langage informatif, primauté de l'utilitaire)?

À suivre...

Table

<i>Avant-propos</i>	9
Perdu	11
Et l'insatisfaction perdue	13
Fulgurance du soir	15
Accablement	17
Les feuilles jaunes	18
Les Anglaises	19
Soleil impitoyable	21
Prostituée	23
Naïveté	25
Rédemption	26
L'Éblouissant	28
Mirage du jour	30
Revenir enfin	32
Encore une nuit	34
Entropie	36
Insupportable	38
Hyperbole	40
Amants de Montmartre	42
Étoile royale	44
Ravine vilaine	47

Vanilla sky	49
Esclaves	51
Douceur des tropiques?	53
Sa pagerie	55
À la Pointe-du-Bout	57
Fruit de la passion	58
Mélancolie	60
Rosace abandonnée	62
Madeleine de Proust	63
Clémence des muses	65
Impressions du carême	67
Tergiversations	69
Dog biting its tail	71
Sortie	72
Résistance	73
La rosa	75
Tournedos d'espadon	77
<i>Postface-manifeste</i>	85
<i>Notes de la postface</i>	105



Olivier Larizza photographié par Reha Yünlüel
à l'époque de l'écriture de *L'Exil*